

LE
FRANÇAIS DE LA TRANCHÉE

ÉTUDE GRAMMATICALE (*)

Le français populaire parlé à présent aux armées a-t-il sa grammaire? Phonétique, morphologie, syntaxe, sur ces trois chapitres il ne procède pas de la guerre; mais c'est à la guerre qu'il doit le brassage de ses multiples sources sociales et la richesse de ses sématismes passionnés.

Michel Bréal a nommé « sémantique » la partie, haute et psychologique, de la grammaire, qui traite des effets de la sensibilité, du jugement et de la raison sur le langage d'une nation. Je puis me servir aussi du mot de « sémantique » à propos d'un ensemble intellectuel déjà réalisé et observable en sa vie concrète : je dirai la « sémantique » des tranchées comme on dit l'« astronomie » des satellites de Jupiter. Mais je propose le nom de ressort sémantique, et, plus court, de « sématisme », pour désigner le moment vivant et historique où un esprit, en vue d'une idée, a senti le besoin de créer une expression neuve, ou ressent encore un plaisir à la trouver toute créée. Le sématisme, c'est le contenu concret de l'esprit qui jouit consciemment d'un dérivé, d'une métaphore, de toute production de la langue.

LA MÉTAPHORE

Les métaphores abondent aux lèvres de nos troupiers.

Un Abri de tranchées, toit plus ou moins bombé, est une

(*) Cf. G. ESNAULT, *Colibri et Lois de l'argot*, dans *Rev. de Philol. franç. et de Littérature*; *Le Laé*, dans *Ann. de Bretagne*; *Danvez Geriador*, dans *Bull. Soc. Archéol. du Finistère*; Préface à YVE-PLESSIS, *Bibliographie de l'argot*.

calebasse. — Les Haubans métalliques d'un avion sont des *cordes à piano* parce qu'ils sont bandés et vibrants. — La Baïonnette est une *tachette*; une *tacheto* en langue d'oc est un petit clou. — La Baïonnette est encore une *épingle à chapeau*, 340^e infanterie, mai 1916; suivant M. Dauzat, cette image serait appliquée aux « grenades à tige, lancées par le fusil »; je n'ai pas trouvé ce sens dans l'usage. — Des Chaussures, considérées en leur semelle, sont des *lattes*, et, plus usuel, des *tartines* (1). — L'Urinal qu'on passe aux hospitalisés dans leur lit est pour sa forme un *pistolet* ou un *violon*.

Le fantassin se plaint d'avoir les jambes raides. Nous savions antérieurement que nos jambes sont des *fumerons* et des *échasses*. Marcher, Avancer en marchant, ce sera *mettre les bouts de bois*. Les canonniers d'ailleurs en disent tout autant, 46^e artillerie, 1916; et l'on entend même, par extension: « V'là l'train qui met les bouts d'bois! » On dit aussi *mettre les bâtons*, un sergent automobiliste, oct. 1916; *mettre les triques*; *mettre les cannes*: « on va maitre les cannes », Abandonner le secteur, lettre d'un soldat du 1^{er} Etranger, sept. 1916 (2). Le soldat simplifie, d'ailleurs, et dit *mettre* tout court: « Dans les rangs, l'un dit à l'autre: « Mets donc par quatre, eh! ballot! », Platt, marin-fusilier, carnet, *Petit Parisien*, 20-5-16.

Les métaphores les plus intéressantes sont celles qui sortent, neuves, de la vie du front. Les *pastilles* ou *confettis*, ce sont les petites Rondelles de drap à coudre au collet de la veste et de la capote, une à droite, une à gauche, à côté du numéro du régiment, bleues pour le 1^{er} bataillon, rouges pour le 2^e, jaunes pour le 3^e, exclusivement dans la zone des armées. — Le *camembert*, c'est le Képi d'officier, de mode récente, pas très haut et très cylindrique. Le Képi du soldat tire sur le cône: c'est un *pot-de-fleurs*; — c'est aussi un *gabion*. — Des ustensiles familiers sématisent la bourguignotte réapparue: *cloche*; — *soupière*; — *pot-de-chambre*.

(1) Dans le *Vocabulaire du poilu*, (Hannequin, éditeur, 1917), on lit: « *Tartines tatanes*. — Chaussures ». *Tatane*, que je n'arrive à trouver en vie nulle part, a été communiqué à M. Dauzat, qui se demande: « *Tatane* (pic) est-il d'origine, civile ou militaire? » et propose que le sens Pic soit un abus du sens Soulier et la forme *tatane* une altération de *tartane*, sorte de Bateau. Je crains que *tartine* mal lu soit la source suffisante de cette donnée trouble.

(2) Les soldats suisses romands disent *mettre les tabes*, Se sauver, S'enfuir, S'esquiver, GRANGER et MERCIER, *Aus Leben und Sprachen des Schweizer Soldaten*, (1916), pp. 69, 71, 72.

La forme allongée du Ballon captif d'observation lui vaut les noms de *saucisse*, admis en style technique dès 1915 je crois, — et de *boudin cavaleur* ; — l'ensemble de cette longueur et de la rondeur des bourrelets stabilisateurs a évoqué instantanément tel nom que la pudeur se contentera ici de sous-entendre.

De plusieurs engins le soldat a ingénieusement croqué l'aspect par une image animale : le Cheval-de-frise hérissé de fil barbelé devient *oursin* ; — un Tuyau, plusieurs tuyaux, raccordés, chargés d'explosif, destinés à faire sauter un réseau de fil de fer (et des grenades juxtaposées au tuyau, en guise de pattes), ne voilà-t-il pas bien un *crocodile* ? 81^e territ., mai 1917. — *Tortue* : Grenade, SAINÉAN, *Argot des tranchées*. En effet une certaine grenade à main, le type dit de Béthune, consiste en un cylindre de fonte, quadrillé à l'extérieur de lignes de rupture qui le papelonnet pour la vue et pour le toucher d'un cloisonné de carapace (3). — Elle est bien jolie, la *mère-pingouin* des aviateurs. C'est l'Aéro d'apprentissage auquel « on a rogné les ailes et qui, avec un bruit de motocyclette enroutée, est condamné à ne jamais quitter le sol », ICART, *Fantasio*, 15-9-16 ; *mère* parce que d'instruction ; *pingouin* à cause des ailes rognées, que montre un croquis dans le texte.

Le plus célèbre échantillon de cette faune du front est le *crapouillot*. *Crapouillot*, *crapouillaud* : A, 1^o, Mortier dont la portée varie de 30 à 300 mètres, *Miroir*, 16-5-15 ; « une batterie de crapouillauds avec ses artilleurs, baptisés du nom barbare de « crapouilleurs » », *ib.*, 1-8-15 ; — 2^o, Artilleur servant une batterie des dits mortiers, 81^e territ., juin 1915 ; *Vie Parisienne*, à la rubrique *Petite Correspondance*, 3-6-16, p. 424, c. 1, et dates ultérieures ; — B, Obus de l'obusier de tranchée : « Là [en extrême première ligne] s'abattent la grenade à fusil, les crapouillots les plus divers,)... (», LIEUTENANT P., *Matin*, 20-6-16. — Voici un texte montrant le mot à son origine : « Ils [les mortiers de tranchée] ont une drôle de forme, ils sont d'un poids immaniabable, jamais on ne pourra

(3) Si M. Sainéan avait vécu auprès de nos grenadiers, il saurait qu'ils ignorent et qu'il leur est indifférent que les Boches nomment la grenade un « crabe » ; il n'eût pas, pour expliquer *tortue*, jeté un pont hardi et curviligne par le nom du crabe tourteau (*tortue*, *tourteau* !) et n'eût pas avancé que la grenade est « toute hérissée de percuteurs » et que la tortue est un animal hérissé. La tortue n'est ni le crabe ni le hérisson.

se servir de pareils crapouillots, disions-nous alors dédaigneusement », H. O., *Nouveaux contes véridiques*, p. 217 ; à ce moment le sématisme est plutôt un mouvement injurieux qu'un concept technique. — *Crapouillot* dérive de *crapaud* ; son image ne saurait comporter l'idée d'une « forme aplatie » de l'engin en question, que M. Sainéan a cru discerner (*Temps*, 29-3-15) ; cette bouche à feu n'est nullement aplatie, ce qui nécessiterait un projectile d'une forme jusqu'ici inconnue. Le crapaud, qui n'est pas la punaise, est un animal plat de dos mais obèse de ventre. Les mortiers sont « obèses et béants », H. DE RÉGNIER, *Le Bon Plaisir* (éd. Fayard), p. 40, parlant de l'artillerie de Louis XIV (4). Notre mortier de tranchée est bien un crapaud par son obésité et en outre par sa posture. Quiconque a vu le redoutable cracheur au tube gros et court, guindé sur son affût court et gros, a senti la justesse de la comparaison avec un crapaud qui, l'arrière-train replié, s'arc-boute sur ses courtes et grosses pattes de devant, vers le ciel, vers le ciel inexorable des munitions et des trajectoires.

Au crapouillot se rattache le *macavoué*. Cet animal se trouve dans le recueil paru sous le titre de *Lettres héroïques* : « Trois fois nous y avons été en quatre jours, une fois le temps d'y passer la nuit ; mais le lendemain matin, oh ! sainte Brigitte ! des gros *macavoués* (comme dit le capitaine) nous tombèrent sur le dos », p. 28. Ce mot a exercé M. le Docteur Sainéan, mais pour leur commun malheur. « C'est proprement », écrit-il, « le diminutif du nom patois du matou (*macaou*), image analogue au synonyme *gros noir* », *Arg. tr.*, p. 150. Or, c'est un fait qu'aucun des fantassins, aucun non plus des artilleurs, ni des aviateurs, ni des marins-fusiliers, ni des naturalistes que j'ai consultés, ne connaît *macavoué*. Il est vrai que le *Dictionnaire des termes militaires et de l'argot poilu* (Larousse, éditeur) enregistre et « *Macaou*, n. m. Arg. Chat. » et « *Macavoué*, n. m. Arg. milit. Obus, gros noir » ; mais ce n'est qu'un mauvais démarquage de la rédaction de M. Sainéan. Pis encore, M. Barbusse a admis *macaou* et *macavoué* dans son

(4) Cf. « le 220 qui n'est qu'une gueule, un seau à charbon, qui crache son obus de bas en haut. Ça fait du boulot, mais ça ressemble, dans les convois d'artillerie, à des culs-de-jatte sur leur petite voiture », Barbusse, *Feu*, XVII. — Mes références au *Feu* ne renvoient pas au volume, mais au feuilleton, paru dans l'*Œuvre* en 1916, duquel les chapitres ont subi des suppressions, reçu quelques retouches et pris d'autres numéros.

admirable épopée : « — Hier, y avait un p'tit macaou qui ronronnait du côté de la 7°. J'suis sûr qu'ils ont croûté ce macaou », *Feu*, XII ; « Une marmite — et un macavoué, mon vieux — qui a pété comme qui dirait là », *ib.*, V. Mais M. Barbusse m'écrivit en octobre 1916 : « Macavoué ? Non, je ne l'ai pas entendu *directement*. Je me souviens qu'à un cantonnement, cherchant un synonyme à « gros obus », j'ai interrogé à la ronde, et ce mot m'a été cité par un camarade, qui en avait sans doute eu connaissance par la voie d'un des ouvrages que vous mentionnez. Je viens de faire une enquête ici, à l'hôpital, où il y a beaucoup de soldats ayant séjourné dans toutes les parties du front, et aucun ne l'a entendu. » Bref nous en demeurons à notre texte des *Lettres héroïques*. — D'autre part, l'explication de M. Sainéan ne vaut pas cher. *Marcou* (Chat mâle) se prononce *marcaou* en Ille-et-Vilaine, mais non *macaou* ; *maco* en Berry et en Bourbonnais, mais non *macaou*. Et que penser d'un « diminutif » auquel est précisément joint l'adjectif « gros » ? Et enfin, personne à ma connaissance n'appelle les chats des *gros noirs* (5). — Tiendrons-nous donc *macavoué* en quarantaine ? La sémantique peut le guérir et lui signifier exeat. Le Têtard de grenouille s'appelle *bocaoué* à Pont-Saint-Vincent (Meurthe-et-Moselle) depuis au moins 1885, *bacaoué* à Dombasle (M.-et-M.) et à Rigny-Saint-Martin (Meuse) ; les *Bacaoués*, c'est à Dombasle le sobriquet des gens de Sommervillers ; à Rigny-la-Salle (Meuse) le mot sert d'injure à l'adresse d'un homme de petite taille et d'un homme de rien. Un projectile est-il un têtard ? Oui. Le projectile du crapouillot ou torpille aérienne en a et le corps cylindrique et la queue, avec les proportions : si bien qu'il a aussi été nommé *queue de rat*, APOLLINAIRE, *Mercure de France*, 16-2-16, p. 760 (6). Les deux images corroborent mutuellement leur sémantique. — Les Torpilles aériennes ou minenwerfers ont encore été nom-

(5) On sent la différence entre *une grosse alouette* et un gros petit *marcou*. Le premier est tout naturel parce qu'*aloue* est oublié. Mais ce n'est pas à l'instant où l'on a l'idée de grosseur qu'on va créer un diminutif.

(6) D'où ce texte ironique : « puis, périodiquement, armés de boîtes de conserve qu'ils nomment *crapouillots* et de queues qu'ils coupent aux rats (à quoi cela peut-il bien leur servir ?) ils [les Poilus] partent chasser un animal nommé *Boche* », *Une France inconnue*, dans *le Rigolboche* ; ce qui revient à dire : armés de *Crapouillots* qu'ils nomment *boîtes de conserves* et d'Engins qu'ils nomment *queues de rats* ; Mais M. Sainéan, qui réédite ce texte, *Arg. tr.*, p. 120, a compris que la chasse au Boche se pratique avec de vraies boîtes de fer blanc et des appendices de vrais mulots, et n'a enregistré des deux vraies métaphores ni l'une ni l'autre.

mées *saucisses* et *saucissons*, dans la même vue de cylindre.

Le 80° territ., en Belgique, secteur de Boesinghe, août 1916, et un soldat de Verdun, juillet 1916, me les nomment des *casques à pointe*; le *Vocabulaire du poilu* veut que les *mitres* ne soient les obus que du calibre 210 allemand. Ce sont des définitions probablement trop restreintes. Tous les obus sont des *betteraves*; tous, des *navets*.

Le *tuyau de poêle* est exactement un Projectile en tôle, longueur : 0 m. 60 à 0 m. 70; largeur : un tuyau de poêle ordinaire; charge : un explosif muni d'une mèche lente, et quelquefois, en outre, d'un percuteur; portée : 150 m. au grand maximum; roulant après sa chute, il peut pénétrer dans un abri-caverne pour y éclater; 80° territ., à Boesinghe, 1916; 340° inf. et 14° bataillon chasseurs, août-novembre 1916.

Les Canons longs sont des *cigares*, surtout le 75; les 120, des *pipes*; à quoi fait allusion ce dernier mot? il est possible que ce soit au culot d'une pipe, pour souligner non sans exagération la proportion du diamètre d'un canon de gros calibre à sa longueur? Possible aussi que ce soit aux gros tonneaux nommés *pipes*.

Autre série de synonymes, pour les Grenades : *calendriers*, *guitares*, *raquettes*, CHAPELLE; *Journal*, 10-8-16. Ces noms sont peu répandus, surtout *calendriers*. *Raquette* et *guitare* désignent cette sorte de grenade boche qui ressemble à une boîte de viande de conserve au bout d'un long manche de bois, et qui se lance à la main.

M. G. Rozet écrit dans *l'Œuvre*, 25-7-17 : « Savez-vous comment le combattant — depuis que la fourragère s'est éclairée du jaune de la médaille militaire — appelle ce glorieux insigne)... (? Il l'appelle la mèche à briquet.) Je regrette, la couleur n'y est pour rien. C'est le 14 juillet 1917 que le 1^{er} régiment de marche de la Légion Etrangère, avant tout autre corps, a reçu la fourragère jaune et verte (cf. *Bulletin des Armées* 18-7-17, p. 4); or *mèche à briquet*, Fourragère, (distinction honorifique), aux couleurs de la croix de guerre, rouge et vert, est signalé six mois auparavant, comme une « expression à la mode », par le *Ver-Luisant*, dans *le Front*, 16-2-17, p. 10. — Comme tournure d'esprit, et même comme image précise, c'est très voisin de *ficelle*, Galon d'officier.

Je ne connais pas beaucoup d'objets offrant une image plus

simple que le verso d'une feuille de timbres-poste. Mais, « Représentez-vous, tombant méthodiquement de quarante en cinquante [*sic*] mètres tout d'abord, puis, la ligne tracée, dans l'intervalle, des projectiles de gros calibre, creusant leur entonnoir, forant le sol comme un crible, par quatre ou cinq à la minute. Et ainsi, le jour, la nuit, à jet continu, sans répit... Nos poilus, dans leur argot pittoresque, ont baptisé ce marmitage intensif : « la feuille aux timbres-poste ». Ils mettent toute leur attention à « suivre le pointillé ». » *Trois jours avec ceux de Thiaumont, Matin*, 13-7-16. — Je ne connais guère d'image plus simple, et je n'en connais guère de plus infernale.

Téléphoner c'est Boire par fraude à un tonneau plein en adaptant à un petit trou un tuyau de caoutchouc. Cette dernière métaphore se fonde sur une attitude humaine, une forme transitoire de notre corps; mais toutes les précédentes considéraient l'objet en sa forme stable, toutes avaient pour ressort une sorte de géométrie zoologique ou industrielle.

Les métaphores de couleur sont rares. *Un peu de tripoli sur les manches*, voilà les Galons de sergent d'infanterie, 81^e territ., 1914. La même idée de jaune clair fait appeler *tripoli* le Rhum. — Pour les aviateurs la brume et les nuages sont le *coton*, comme s'ils n'avaient affaire qu'à ces cumulus que les marins nomment pour leur blancheur (et leur forme) des *balles de coton*.

Dans *le Feu*, XIX, « l'homme aux yeux dépolis », notation de prunelles vitreuses éteintes et grisâillées par la cécité, semble du style de l'auteur, mais se rattache bien aux synonymes populaires des Yeux, *carreaux* (de vitre), *vasistas*. — Le luisant obtenu par l'étamage sématisé celui d'un visage allumé par l'alcool : *rétamé*, Ivre; rapprocher *cuit*, Ivre à ce degré où le visage prend un brillant de rubis. — La luisance de lumière obtenue par un *vernis* sématisé Bonheur et Chance, à la manille, à l'assaut; déjà avant la guerre les Bellevillois disaient « Je ne suis pas né verni », appelaient le monde chic, l'ensemble des gens heureux, *le vernis*; l'image est pour ainsi dire analysée dans la phrase suivante : « Il n'y a que les pantès qui ont une couche de veine », CASANOVA, *Journal à Nénesse*, p. 248 (7).

(7) Les frères sémantiques, les « syssémantiques » de *verni* sont en style popu-

En somme la palette du soldat est assez pauvre.

Mais de certains motifs musicaux, futuristes plutôt, son oreille a tiré des métaphores auditives qui valent ses bonnes métaphores visuelles.

C'est d'abord le vieux *cafard*. Le cafard, c'est le Spleen, c'est la Neurasthénie; il livre l'homme au monoïdéisme des voyages tentateurs et devient l'excuse poncive des désertions. Le cafard était surtout de mode dans les régiments coloniaux. Qu'est-il en somme? Il n'est pas le *ver-rongeur*, qui se tient au cœur. Le cafard se loge dans la tête; c'est le *berdin*, ou *bigot*, ou *vezon*, ou *hanneton*, tous insectes des cervelles, ce que la vieille France appelait le *grillon*, l'insecte au bruit de grelot qui sous le crâne virevolte ivre de vol fou. Remarquez que le *cafard* n'est pas bruyant; l'*araignée* non plus; mais ils sont traités dans l'occurrence en succédanés des insectes bourdonnants, par le procédé dit « dérivation synonymique ». — *Avoir le bourdon*, c'est Etre ennuyé; *avoir les grelots*, Avoir peur; exactement avoir des grillons dans la tête.

Plus neuves sont les métaphores expressives des Mitrailleuses. Ce sont des « moulins à mitraille », A. A., *Contes véridiques*, p. 126. L'engin était nommé *moulin à café* avant 1914, dans MERLIN, *Langue verte du troupier*, et même, paraît-il, dès 1870-71; et ce nom, qui a fait rage dès le début de notre lutte mondiale, a engendré, depuis, *moulin à poivre*, et même *moulin à rata*, 81^e territ., 1915; à *poivre* parce qu'il pique, sale, poivre; à *rata* par calembour sur les fréquents *ratés* dont se plaignent les servants. Dans ces deux derniers noms l'idée de moulin est légèrement perdue de vue, tandis que *moulin à café* évoque avec justesse non seulement la crépitation régulière du tir, mais aussi le crac-crac des grains de café en mouture (8).

laire reluisant, gommeux, juteux, qui jette de l'huile; plus littéraire, brillant, doré;

« Et vous ne verrez point se dorer dans la gloire
La crinière de vos chevaux. »

Hugo, *Châtiments*, *La reculade*.

(8) Cette image est la seule étymologique. Il n'y a rien à faire du mouvement de rotation imprimé par la main à un certain volant, le volant du pointage en hauteur, image visuelle à laquelle s'arrêtent généralement les profanes, même soldats, et il faut tenir pour peu autorisé le mitrailleur qu'un littérateur du *Petit Journal*, 8-4-16, laisse parler ou fait parler comme suit: « Avec mon moulin à café entre les jambes », il faut « opérer tranquillement, comme si on tournait des

Confirmations de cette image auditive du moulin : *machine à découdre*, Mitrailleuse, SAIN., *Arg. tr.*, admis dans *le Feu*, XVII ; *à découdre* est là par une rectification un peu bien philosophique de la métaphore réelle, qui fut certainement *machine à coudre*, et se prenait du bruit trépidant de la mitrailleuse ; — *crécelle*, Mitrailleuse ; — *écrémeuse*, même sens : « je les ai déjà tatée [les Boches] voilà 10 jours et je n'est pas à me plaindre à part quelques pauvres malheureux qui ce sont laissée prendre par l'écérémeuse », lettre d'un soldat, 65^e inf. 11-4-17 (9).

Un autre *moulin*, (*moulin tout court*), c'est le Moteur d'avion, en langue d'aviateurs, janvier 1917 ; l'Avion bi-moteur est le *bi-moulin*.

Le cheminement aérien des gros obus bruyants et relativement lents a évoqué le bruit d'un train ; d'où plusieurs systématiques : *train de permissionnaires*, Obus de 305 ; — *métro* : « Les projectiles se croisent en se vissant dans l'air à 1,000 et 1,500 mètres de hauteur... Les miens jouent de la contrebasse, au moins. Les fantassins les ont surnommés le « Métro », et ils aiment bien entendre le « Métro » filer en grondant au-dessus de leur tête, car derrière lui la voie est libre... ou à peu près. », D.-A., *Le Concert Européen par un exécutant*, *Echo de Paris* 9-10-16. — De *train* la pensée a glissé à *Voiture*, d'où *intendance*, Obus de 210 (allemand), et *ravitaillement*, même définition (10).

Cheminant par l'élément des volatiles et comme eux musicaux, les projectiles ont reçu des noms d'oiseaux et d'insectes chanteurs ou bruissants : *oiseau*, Obus ; *moineau*, même sens ; *pigeons*, Petites bombes à ailettes (allemandes) ; — *tourterelle*, Espèce de torpille, M. Barbusse, lettre du 26-11-16 ; le mot se trouve dans *le Feu*, XVII ; « les tourterelles, c'est les

films à la revue de Longchamp », « j'irai tourner mon appareil dont j'aime la chanson comme celle du rossignol : Taratata ! taratata !... », « Et le joyeux blessé faisait en claquant de la langue, une onomatopée parfaitement réussie. » *Taratata*, oui ; *entre les jambes*, soit ; mais *tourner*, point. Le jeu de fauchage de la mitrailleuse s'obtient directement par l'impulsion donnée de droite ou de gauche à la poignée.

(9) Un témoin me dit qu'entendant souvent nos soldats se servir de ce mot, il les voyait faire en même temps le geste de tourner une écrémeuse à lait. Les psychologues de l'imagination savent que les visuels sont plus nombreux que les auditifs, et ce fait, comme il explique le faible pourcentage des images réellement auditives, explique aussi le grand nombre des faux interpréteurs d'une image fondée sur l'oreille.

(10) Ne pas tenir trop dur à ces spécifications du calibre.

Viven-Bessières boches », un soldat, 34^e inf., juill. 1917 (11).
Les Shrapnells sont des cigales, *Matin*, 19-7-16, p. 1, c. 6.

« En sifflant comme un gavroche,
Voici la balle de fusil
Qui part soudain du créneau boche
Et sur le parapet ricoche
Avec un fin bruit de grésil.

Voici des balles plus nombreuses
Jouissant d'un fâcheux renom,
Essaim d'abeilles butineuses,
C'est le trille des mitrailleuses
Qui perle l'accord du canon.

Les grenades coupent ce trille
De brusques gammes par moment.
Leurs sœurs, la bombe et la torpille,
— Voix de basse de la famille, —
Complètent l'accompagnement.

L'enveloppe qui les protège,
Pulvérisée avec fracas,
Par respect des lois du solfège
Laisse fuser comme un arpège
Les notes grêles des éclats. »

J. L. BAUDE, *La chanson des balles*, B. des Arm. 22-8-17, p. 11.

Métaphores de translation. — Le sématisme de *miaule* est ambigu ; je le vois moins bien parmi les images auditives que parmi les métaphores de translation. Les *miaules*, ce sont les Obus de 77 (allemands), *Voc. du poilu*. Le mot désignerait le Mulet en Savoie et aussi, me dit-on, à Chablis (Bourgogne), et il est usuel en ce sens dans les bataillons de chasseurs. Je ne pense pas qu'au sens d'Obus ce soit une forme coupée de **miauleur* qui pourrait s'appliquer au cri du projectile ; je crois à l'assimilation plus ou moins parlante de l'obus avec le mulet, tous deux sont *chargés*, ou d'une rafale d'obus avec un convoi de mulets. — La *roue-chenille* permet aux tanks de franchir talus et fossés ; c'est la roue que les techniciens appellent « roue Cingoli » ; *chenille*, c'est en anglais *caterpillar*, qui a passé aussi en français officiel : il

(11) Les Viven-Bessières sont des grenades à fusil. — J'ai recueilli aussi, — une seule fois — *coucou*, « Entends-tu le coucou qui descend ? », 81^e territ., sept. 1917, à propos, non d'un obus, mais d'un éclat d'obus contre avion retombant avec son freufrou spécifique. Mais c'est une erreur de M. Sainéan dans l'*Argot des tranchées* d'avoir donné *coucou*, Obus, à cause d'un texte, *Journal* 21-6-15, mal interprété, où « s'esbigner des coucous » signifie Echapper aux avions.

y a des « sections de caterpillars », tampon administratif apposé sur un pli en novembre 1916. — Translation encore : *faire du chevaux-de-bois*, Décrire des ronds (en parlant d'un avion). Rapprocher *faire le cirque*, Se promener en rond (autour d'un pâté de maisons, en parlant de gardiens de la paix). — La circulation subreptice, insaisissable, d'un courant d'air sématisé celle des Nouvelles qui courent : « Depuis quelques jours déjà les « courants d'air » circulent », J. DES VIGNES ROUGES, *Journal* 27-7-16. — *En vol plané*, pour signifier une Descente hélicoïdale, « descendre de son hamac en vol plané », 81^e territ., si moderne et sportif qu'il soit, se date d'avant la guerre : « Plouf! Tu parles d'un vol plané! », DUVERNOIS, *Nounette* (éd. in 8^e ill.), p. 60, c. 1, récit d'un suicide par la fenêtre. — Mais cette métaphore-ci est éminemment guerre : *arrivée* et *départ*, Aboutissement et Genèse, chez M. Barbusse. Français et Boches dans les tranchées adverses peuvent se trouver célébrer en même temps des messes identiques au même dieu ; un aviateur a vu cela, ou l'a cru voir. On lui fait remarquer que les fusils aussi parlent une même langue ; « — Oui, dit l'aviateur, mais il n'y a qu'un seul Dieu. Ce n'est pas le départ des prières que je ne comprends pas, c'est leur arrivée. », *Feu*, XIX.

Idée de valeur : *premier-jus*, Soldat de 1^{re} classe, 94^e inf., 1916 ; Canonnier de 1^{re} classe, 46^e art., 1916. Le *premier-jus*, c'est le café du début de la filtration, qui fait penser au *premier soldat* ; celui-ci a bien débuté par la 2^{me} classe ; mais c'est un troupiér devenu plus fort, un soldat concentré.

Une métaphore de quantité issue de la guerre actuelle, c'est *quatre-cent-vingt*, qui a plusieurs emplois : 1, Bidon militaire de 2 litres (comparé à l'ancien d'1 litre), 81^e territ., oct. 1916, oct. 1917 ; 2, Coup de poing major, ibidem, mars 1916 ; 3, Homme gros et grand, et par ironie, Homme tout petit, ibidem, 1917. — Inversement, à l'homme que l'âge a fait grossir, ou *pépère*, est comparable tout ce qui est gros, un obus, un rat, etc. Mais ni en ce sens, ni en celui qu'on verra plus loin, *pépère* ne comporte d'allusion à des territoriaux, quoique ce soit l'avis de M. Dauzat, *Merc. de Fr.* 16-4-17, p. 666. M. Dauzat lui-même a recueilli « paquet pépère » à Ménil-

montant « dans les premiers mois de 1914 » ; en outre, aussi bien que *pépère*, employé en beaucoup de provinces au sens précis de Grand père, le synonyme *grand mère* exprime la grosseur : « nos [canons de] 400, ceux que nous avons baptisés les *grand'mères*, —)....(Où intervenait *Grand'Mère*, c'était la mort sans phrase », *Journal*, 29-9-16, p. 1, c. 6. Ni les aïeules puissantes ne sont versées dans la territoriale, ni les champs dans le premier semestre de 1914 ne voyaient courir des pépères ventrus en capote bleue. *Grand mère* et *pépère* évoquent simplement l'idée de Grosseur-respectable.

L'idée de quantité est encore exprimée par une série qui, je préviens, mène l'imagination un peu bas. *En faire un plat*, c'est faire de pas grand chose une grosse histoire par des commentaires en long et en large. Syssémantiques, *en faire un saladier*, Parler avec abondance, usuel un peu partout; *en faire une gamelle*, Rouspéter ferme sur un petit sujet, un second-maître, déc. 1917. Si ces locutions semblent assez récentes, leur idée est vieille, rattachables qu'elles sont à l'idée de Parler exprimée par *cracher* qu'on trouve dans *tenir le crachoir*, Parler sans fin, par *vomir*, (« j'y vomirai tout c'que j'sais et tout c'que j'sais point! », DELARUE-MARDRUS, *Journal*, 20-10-16), par *se vider*, Tout avouer (au juge d'instruction), LORRAIN, *Maison Philibert*, p. 305, par *se soulager*, Décharger les griefs qu'on a sur le cœur. Du *saladier*, qui, d'ailleurs, a l'avantage d'évoquer *salade*, Boniment quelconque, Numéro de café-concert, du *saladier* nous passons à la *caisse* : « N'en fais pas une caisse! », un Parisien, août 1917; de la *caisse* nous descendons à la *tinette*, « en faire une tinette », *Feu*, I, qui a l'avantage d'évoquer un terme scatologique bien connu, équivalent de Grande quantité. Pour ne pas parler seulement par allusions je demande licence de citer un dernier syssémantique : « Le curé était un espion; tu te rappelles, il avait ouvert son parapluie, et aussitôt les Boches nous ont envoyé une déculottée d'obus », un artilleur, de Paris, déc. 1916.

Le célèbre nom d'*as* offre une métaphore d'ordre. — *As*, 1^o, Cavalier du 1^{er} peloton, SAIN., *Arg. tr.* ; 2^o, Sujet hors ligne, aussi bien à propos de certaines ouvrières dans les usines, « véritables « as » », LONDON, *Journal*, 3-11-16, qu'à pro-

pos d'un comédien qui est un numéro épatant, exemple CHAPPELLE, *Journal*, 2-8-16; l'aviateur Daucourt, moniteur à l'école de Pau, l'ayant employé pour désigner ses meilleurs élèves, ce serait l'origine de la fortune du mot dans l'aviation, *Interm. des Chercheurs et Curieux*, in *Journal*, 20-12-16, au sens d'Aviateur brave et heureux, puis dans n'importe quelle arme au sens de Soldat d'élite. En dépit de l'opinion de J. Daçay (*Journal*, 10-10-16), que l'as d'aviation est un « terme de tripot adopté par la guerre », en dépit de plaisanteries comme « Leur jeu d'escadrilles [des Boches] est un jeu qui n'a qu'un as »,... un seul champion sans émules, *Matin*, 28-7-16, p. 1, c. 6, ou comme « on ne trouve plus que des jeux de 28 cartes, tous les as sont dans l'aviation », — notre métaphore n'est pas issue de l'as des cartes, mais de l'as des dés, qui, lui, vaut toujours l'unité. Et c'est l'idée de Numéro 1 qui est essentielle; c'est ainsi que les garçons de café disent « Un bock à l'as, un madère au « trois centre », un café-crème au « six »; l'important est de ne point se tromper en rendant la monnaie! », légende d'une gravure illustrant JANE SIMON, *Le journal d'une « remplaçante »*, *La femme « garçon de café »*, *Je Sais tout*, 15-9-16, p. 327, c'est-à-dire ... aux tables n° 6, n° 3 de la travée centrale, n° 1. De même, le cavalier du 1^{er} peloton est par là numéroté *as*, sans être un cavalier meilleur.

Métaphores de position : *tangent*, Mal bâti, Anormal, en parlant d'un appareil, aviateurs, d'une pièce, artilleurs; image de géométrie couvée à Polytechnique; — *plafond*, Ciel supérieur; « être dans le plafond d'un avion ennemi »; — *filon*, Chance, Bon métier, usuel chez les marins de l'Etat dès 1907, usuel chez les soldats genevois, *Schw. Sold.*, p. 72, universellement répandu aujourd'hui. Nous sortons du sens vrai en traduisant *filon*, « Recommandation », comme le fait le *Voc. du poilu*; comprenez qu'indiquer un *filon* c'est inspirer une Idée utile. Nous rentrons dans le bon chemin avec ce texte-ci : « Il s'égaré)...(; vingt fois il croit tenir le droit filon; vingt fois)...(», m. c., *Nouv. Contes vérid.*, p. 135; et c'est un vrai filon sémantique que l'image fournie par celui-ci : « le turf devint le filon-mère de la confrérie », MANDELSTAMM, *Jim Blackwood, jockey*, p. 27. Le filon, image issue des mines,

c'est la direction féconde, la route heureuse, la ligne d'or de la conduite. — Encore deux métaphores de position, l'une issue de la caserne, l'autre de la guerre : *installer* et *camoufler*. D'un camarade prétentieux qui fait valoir ses patrouilles, on dit qu'il *installe*, par comparaison avec ces revues d'« installation » où le troupier ventile somptueusement des riens ; — *camoufler*, Chaparder, Faire disparaître ; en effet, camoufler un engin d'attaque, un travail de défense, c'est le « sous-traire » (aux regards) ; *embusquer* aussi s'emploie au sens de Cacher, et l'antonyme est *repérer*, qui signifie Découvrir et Prendre, Dégoter et Chiper, 81^e territ. et autre part.

Métaphores de rythme : *avoir la pause*, Rester inutilisé ; « je sort tous les soirs avec des copains et je te promet que le pinard n'a pas la pose », lettre d'un chasseur, 120^e bat., 1916. Tirée des « progressions » journalières de l'instruction du soldat, qui comportent des pauses entre des reprises d'exercice, cette image est plutôt caserne ; les deux suivantes jaillissent de la technique de la guerre : — *mitrailleuse à gosses*, Femme prolifique : « Elle pondait un enfant tous les ans. Réglé, recta : une vraie mitrailleuse à gosses ! », *Feu*, II ; — et l'autre est éminemment actuelle : les vagues, dans la tactique des tranchées, ce sont les lignes d'assaillants, (lignes minces et même lignes de petites colonnes), qui, successives, « déferlent » contre la tranchée ennemie, *Manuel du chef de section* (1916), p. 374 ; exemple littéraire à peu près conforme à la Théorie : « J'entendis crier : « En avant ! » et la compagnie des pantalons rouges partit comme un seul homme. ... Elle était « de vague » avec un bataillon dont je ne me rappelle plus le numéro ; », D'ESPARBÈS, *Journal*, 4-4-17 ; de là *vague*, Fraction qui fait tel service de telle à telle heure : « On fait ce service-là par vagues, j'étais de la troisième vague, lui de la seconde », un artilleur du 10^e lourd, février 1917.

Les rubriques de rythme, de position, d'ordre, de quantité, de valeur, de translation, que nous venons de passer en revue, peuvent se grouper sous la catégorie psychologique commune de la relation.

J'appelle métaphores de fonction celles qui se fondent sur une analogie tirée de la société, de la physiologie, de la méca-

nique, de l'industrie, ou du sport; c'est le cas des suivantes.

La fonction d'un ballot est purement négative, c'est le zéro fonctionnel, la passivité; aussi le *ballot* sématisé la Stupidité; le *colis*, le *paquet* aussi; et tous trois ne sont bons qu'à envoyer à la *gare*, au *bout du quai*. — Un crâne sans germes natifs et qui n'est qu'un récipient, c'est encore un ridicule par carence de fonction. De là *bourrer le crâne*, synonyme nouveau de Farcir la cervelle, et par suite équivalent de Tromper; *bourrer le mou*, même sens, 81^e territ., mai 1916; « bourrage de nerfs », LE BIFFIN, *Action française*, 31-3-17; un *bourre-crâne*, une Blague, 81^e territ., 1915; un *bourrage*, (tout court, par synecdoque), même sens. Antonyme naturel: *débourrer le crâne*, MAURRAS, *Act. fr.*, 21-2-17, p. 1, c. 2; de plus la réflexion lettrée a forgé *videur de crâne* pour exprimer le Mauvais citoyen qui pose dans les crânes un cafard, qui y insuffle un vent amer, qui les bourre de conceptions négatives: « également rebelles aux sophismes contradictoires des « bourreurs ou des videurs de crânes » (ainsi qu'on les nomme aujourd'hui) », ALBERT THOMAS, ministre de l'armement, discours du 12-7-17; le mot est déjà dans l'*Action française*, 28-5-17, p. 2, c. 2.

Le Paillasson qui revêt une bouteille de vin remplit une fonction protectrice qui le fait nommer *capote*, 81^e territ.; — la Tranchée « de doublement » qui renforce la ligne de feu s'appelle la *doublure*; — les Yeux étant des fenêtres sont aussi des *vasistas*.

Se faire décoller, Etre tué. — *Décollé* et *décartonné* sont synonymes aussi au sens d'Amaigri, Etique, 8^e génie, 1917. — Ivre se dit *retourné*; — *bousillé* (voir plus loin); — et en *désordre*.

Ces images ouvrières nous amènent à celle, plus industrielle, tirée du verbe de mécaniciens *gazer*, Produire du gaz. *Mettre les gaz* c'est Donner de la vitesse, en automobilisme; *gazer*, c'est Aller vite: *ça gaze*, L'auto, L'avion, marche bon train; à propos d'un feu de bois en plein air, « Ça gaze? », Votre feu flambe?, me dit un chauffeur, déc. 1916. — D'où métaphore: *gazer*, Marcher dur, Barder, Etre animé: « ça gaze toujours dans le secteur ». — Il y a longtemps que *gazer* est synonyme de Fumer; non seulement *gazer*, Fumer du tabac, était usuel populairement à Nantes et à Paris dès 1894, et on disait *gazer*

une sèche, Fumer une cigarette, mais *gazer* s'emploie par métaphore à propos des fumées de l'alcool et de la colère : d'un homme un peu ivre qui commence à gesticuler et à se sentir éloquent, on dit qu'il *commence à gazer*, comme aussi qu'il est *allumé* et qu'il *y a de la pression*. La tête (chaude) est une *bouillotte*, une *cafetière*, une *casserole*; elle contient un cerveau en ébullition.

Le sport a donné *encaisseur*, Soldat entraîné à subir une offensive : « Le troupier français est devenu le premier « encaisseur » du monde », CAPITAINE Z., *Œuvre*, 20-10-16; tiré du lexique de la boxe, où la *caisse* est l'Estomac ou le Ventre.

La vie animale a donné *poux-gris*, Boches, *gris* pour leur longues capotes grises, *poux* à cause de leur ténacité; — *se coqueter*, Se mettre à l'abri, Prendre des précautions contre un projectile : le casque te protège la tête, « Naturellement, faut t'coqter tout d'même », *Feu*, XVII (12), image d'un escargot rentrant dans sa coque; — *lâcher ses crottes*, Laisser choir ses bombes, en parlant d'un avion; — l'idée que l'ennemi est une sorte de viande dans laquelle on pique fournit la métaphore *aller à la fourchette*, Donner l'assaut à la baïonnette : « C'est là que les Allemands ont été cueillis « à la fourchette » suivant le mot d'un soldat, comme des escargots dans leur coque », anonyme, *Matin*, 15-11-16, p. 1, c. 6.

De son Fusil le soldat dit que c'est sa *femme*, unie à lui par un contrat et de longs tête-à-tête. Une tendresse plus grande envers des mécanismes plus complexes et plus sensibles le mène à donner des noms de baptême à sa mitrailleuse, à son canon. C'est un usage universel et d'ailleurs indéfini. On a beaucoup reproché *Rosalie*, la Baïonnette, à M. Botrel; rien n'était plus juste que d'accorder au poète qu'il eût réellement entendu quelque soldat appeler ainsi sa baïonnette; j'ai toujours admis sans peine que le Havresac s'appelle *Philibert*, *Feu*, XI; le Rat *Gaspard*, L. ALBIN, *Bêtes nuisibles*, dans *B. des Arm.*, 6-9 février 1916; le 75 *Joséphine* et *Charlotte*, DAUZAT, *Merc. de Fr.*, 16-4-17; la Baïonnette *Joséphine*, SAINÉAN, *Arg. tr.*; la Pipe *Joséphine*, FAGUS, *Merc. de Fr.*, 1-8-17; l'Argent *Eusèbe*, *Feu*, III; les Feuillées *Ugène*, SAINT-CASSIN, dans *le Front* 1-9-16; et cependant je n'ai observé aucun usage de ces noms-là dans mon régi-

(12) « Entendu rarement », m'écrit M. Barbusse.

ment et voici que j'apprends en février 1918 que *Rosalie* a été réellement en usage au 80^e territ. en 1916 dans le secteur de Boesinghe.

Des classes sociales sont issues la *bonne* : « Quand la cavalerie se morfondait à l'arrière, on l'appelait *la bonne sans place*. Maintenant qu'elle est dans les tranchées, elle se nomme *la bonne à tout faire* », *Cri de Paris*, vers juillet 1916; — le *concierge de tranchées*, l'Homme de garde à la tranchée et qui, à tort, conçoit son rôle comme plutôt monotone et contemplatif, *B. des Arm.*, 10-5-16, p. 7; — « Le pinard, ils [les Poilus] l'appellent maintenant : *le général*. Et à ce général si populaire, au général Pinard, je vous prie de croire que les poilus ne souffriront jamais qu'on fende l'oreille! », *Vie Parisienne*, 21-4-17, p. 349; on sait assez que *le général Hiver* a passé pour le grand stratège des Russes. M. Petitjean, député de Paris, parle aussi du « roi pinard » de nos poilus, *Journal*, 22-7-17; *roi* ou *général*, c'est toujours l'idée du souverain dispensateur de courage, du commun réservoir moral que doit être un Chef. On sait que le Vin s'appelle couramment le *moral*.

La guerre nourrit la guerre et sa technologie ses métaphores : on a déjà vu la mitrailleuse à gosses, la boîte de conserve, la mèche à briquet, le train de permissionnaires, le 420, la vague, l'arrivée et le départ. — Au lieu de Stupéfiant, Renversant, Ecrasant, on a dit *marmitant* au 81^e territ., mai 1915; « Eh! bien, j'en suis... excusez-moi!... j'en suis marmitée! », *PROVINS*, *Vie Parisienne*, 11-11-16, p. 851. — *Pilonner* le terrain, c'est le Marteler, en émietter les éléments défensifs à coups d'obus comme on ferait au marteau-pilon : « Le crâne est pilonné comme le terrain pendant des heures par la « débordinaïlle » des marmites », *Trois jours...*, *Matin*, 19-7-16, d'où métaphore littéraire : *pilonnage*, Préparation des esprits avant une action sociale : « Sus aux embusqués! M. Clemenceau annonce qu'il organise contre eux une formidable offensive... Elle est même déjà commencée : la loi Mourier est un essai de pilonnage qui promet d'intéressants résultats. Mais la grosse artillerie sénatoriale va donner... Il paraît que pas un abri ne résistera. », *Rire*, 14-4-17, p. 4. — *Tank* c'est Machine capable de tout défoncer : « Préposé, avant la guerre, au « rapprochement franco-allemand » et à la campagne contre le Creusot et

les armements, le Torchon [le *Bonnet Rouge*, journal d'Almeida] était tout indiqué pour servir de tank aux maîtres chanteurs, escarpes et refileurs de tout poil, embauchés par le gouvernement allemand afin d'essayer de jeter le trouble dans la Capitale, le désordre dans les esprits, puis dans la rue. », L. DAUDET, *Act. fr.*, 26-4-17. — *Asphyxier quelqu'un* est sensiblement synonyme de lui vider le crâne; chez les troupiers, c'est l'Étonner à l'excès, le Figier et suffoquer comme font les gaz asphyxiants, « et quand on raconte une histoire intéressante, l'on n'épate plus quelqu'un, mais on « l'asphyxie ». », *Echo des Marmites*, dans *Annales pol. et litt.*, 5-11-16, p. 485; pour les lettrés *asphyxiant* est synonyme d'empoisonné; L. Daudet parle d'une « atmosphère de germanophilie qui commença à se répandre, comme un gaz asphyxiant de l'intelligence, au lendemain de nos désastres [de 70] », *Act. Fr.*, 27-6-16, et M. Donnay des « diseurs de paroles asphyxiantes », *Impromptu du Paquetage*, p. 132.

Car les littérateurs profitent aux images neuves de la guerre. Bondir et tonner au milieu d'un cercle, c'est *éclater*: Rabiél « hurlant, s'élançait et, si l'on peut dire, éclate au milieu d'eux. Les hommes le considèrent, ahuris. », LAFAGE, *Journal*, 24-5-16; comparaison avec un obus. — Ruiner quelqu'un politiquement, le Couler, c'est le *torpiller*: « le comte Romanonès a été attaqué et « torpillé ». », BAINVILLE, *Act. fr.*, 21-4-17. — *Toto*, Pou, renouvelle Parasite: « nous débarrasser des intermédiaires louches, des trafiquants, des *totos* de toute sorte qui dévorent le soldat », DESCAVES, *Journal*, 30-12-16. — Agir de haut est rafraîchi par *prendre une hauteur*: « Que le chef du gouvernement prenne, comme disent les aviateurs, une hauteur supérieure à celle de nos ennemis du dedans et du dehors; qu'il se donne, selon le même ingénieux vocabulaire, un « plafond » supérieur de quelques milliers de mètres au niveau où s'agitent les L)...(et les R)...», MAURRAS, *Act. fr.*, 31-5-17; on avait déjà *planer* au-dessus des partis, se tenir *au-dessus de la mêlée*, mais c'était une attitude spéculative (13). — Pour Observatoire secret, et Situation d'espion, nous dirons *poste d'écoute*: « L'important est qu'après la guerre les Allemands ne reviennent pas occuper à nouveau chez nous

(13) Du « plafond » où il siège, Lamartine lança de haut quelques éclairs actifs.

leurs postes d'écoute et de combat économique. », L. DAUDET, *Act. fr.*, 10-4-16.

L'EXTENSION DU SENS

La part d'une imagination alerte besognant des impressions vécues, je l'ai montrée assez au large dans les pages précédentes. Ces métaphores belles et bonnes, je les aime, et, je ne suis pas sec de cœur, également j'aime ce qui reste à montrer; mais, tenez, je crains que ces trouvailles de style où il n'y a pas de vice, droites, nullement contournées, ne soient pas, dans le lexique du troupiers, le contingent le plus aimé du troupiers. Tant qu'il me suffit d'avoir touché les choses pour éprouver la précision des mots, je n'atteins pas à ces termes mignons, et parfois touchés, qui constituent pour les gens d'un même métier un jeu de la langue, risquons le mot, un argot, — à ces locutions qui plaisent par leur instabilité acrobatique entre le clair et l'obscur, entre la fécondité intelligible et la bizarrerie maniaque, et qui sont plutôt la quête d'un tour que la poussée vers le vrai.

Franchement, y a-t-il un « argot » poilu? Non, naturellement, si on prend le mot en sa définition ancienne de vocabulaire des malfaiteurs, même à l'état de noyau restreint par ci enflé par là. Non encore, si on le prend dans un sens corporatif, car au bout de peu d'exercices de classification à cadres sociaux, on s'aperçoit qu'aucune limite ne circonscrit le français des troupiers; de partout il filtre partout, (et les vieux argots faisaient de même). Mais il y a vraiment de l'argot dans la langue poilue si on l'analyse dans des procédés psychologiques, sémantiques, qu'il reste à souligner, — et qui d'ailleurs, le dosage seul varie, se retrouvent dans toutes les sortes de glossaires.

Le mot métaphore signifie transport. Transport de quoi? Transport d'un mot. D'un point d'origine à un point terminus. Quelle origine? un sens déjà établi. Quel terminus? un sens nouveau. Telle est l'idée des vieux grammairiens grecs, et français, qui ont traité des « tropes ». Pour les grammairiens modernes le phénomène psychologique métaphore n'est plus tout à fait cela. L'idée de transport peut être conservée; mais ce qui se transporte c'est l'esprit même, et son voyage, ou sématisme, a bien pour origine le sens établi d'un mot, mais

pour terminus une idée neuve ; de sorte que la bonne métaphore a pour effet d'enrichir d'une idée, poétique, scientifique même, le trésor mental humain.

L'extension de sens ressemble à la métaphore et en diffère. L'esprit qui étend le sens d'un mot opère un voyage encore, mais, vagabond plus que conquérant ni fondateur, il ne fixe pas au terme de sa course un centre neuf ; il lui suffit par un coup de tête, et souvent à la suite d'un hasard de langue, d'appliquer, avec un à peu près de justesse, un mot connu, à une chose, objet ou action, qui d'ailleurs, nullement inconnue, ne manquait pas d'un nom convenable.

Exemples poilus : *poilu* lui-même. Comme on a beaucoup raisonné sur ce mot, il faut résumer le déraisonnement sous peine d'être long : *poilu* n'a jamais été une allusion à la barbe des hommes en campagne démunis de rasoir, quoi qu'en ait dit par exemple M. Souday, *Temps*, 24-1-16 ; *poilu* n'a jamais été non plus une allusion à leurs cheveux, quoi qu'en dise par exemple M. Sainéan, *Temps* 29-3-15. Noblement Samson et nos Mérovingiens ont été des chevelus ; *poilu* présente une image... dont l'altitude anatomique est très inférieure au front et au menton. Un Grec ancien, un brave s'il en fut, le robuste Héraclès, était déjà surnommé le Mélampyge, « aux fesses noires ou couvertes de poils noirs, signe de force », BAILLY, *Dict. grec*, μελαμπύγος ; deux mille ans passés, les Grecs ont un autre mot : « μαλλιάρκωλος, ον, qui a les fesses noires ou velues. || Brave. », LEGRAND, *Dict. grec-moderne*. C'est par métonymie que le signe de la force est pris pour sématiser la force, et c'est par extension de sens que la force masculine est prise pour sématiser la bravoure d'un homme. En bon français avoir du poil au cul c'est être brave. Porteur de la même image, le terme unitaire *poilu* a végété longtemps parmi la scatologie. Existait-il déjà en 1793, quand Hébert, *Père Duchêne*, n° 298, parlait de « bougres à poil » déterminés à vivre libres ou mourir ? C'est dans le langage des troupes que Balzac dénicha le mot : « quarante-deux [pontonniers] assez poilus, comme dit Gondrin, pour entreprendre cet ouvrage », *Médecin de campagne*, ch. 2 ; Gondrin dans le roman est un homme du peuple, ancien soldat de la République et de l'Empire, né en 1774 ; Vautrin, dans le *Père Goriot*, s'écrie : « Vous gouvernez les hommes ; vous êtes fort, carré, poilu,

vous avez mon estime », et un peu plus loin : « Avez-vous vu beaucoup de gens assez poilus pour, quand un camarade dit : « Allons enterrer un corps! » y aller sans souffler mot ni l'embêter de morale? » L'armée, étant la vraie société pour confondre les notions de Brave et d'Homme, prit l'habitude de dire un *poilu* comme un *brave*; *poilu* synonyme d'Individu était « usité depuis de longues années » avant 1914 « dans l'armée d'Afrique et la coloniale », anonyme, *Matin*, 1-3-15, et au début de la guerre actuelle la belle conduite de nos troupes d'Afrique, habituées au feu, a dû faire beaucoup pour la propagation de leur vocabulaire. Mais, en dehors d'elles, *poilu* avait fait son chemin en douceur et s'était faufilé des camps par la caserne obligatoire jusqu'à ces boudoirs où l'on passe. La crotte originelle pesait bien toujours, mais la méchante odeur s'évaporait un peu (14). — Enfin notre adjectif devenu substantif peut être repris adjectivement au sens précis de Spécial à la guerre de 1914, et demeurer masculin comme font les adjectifs de couleur; exemple : « Il semblait dépaycé, n'être pas dans la note « poilu » », CHAPPELLE, *Journal*, 2-8-16;

(14) « Bien avant la grande guerre, il [*poilu*] était pris dans le sens d'individu du sexe masculin. J'entends encore une jeune et élégante comédienne me dire, il y a quelques années : — Je voudrais bien que la répétition finit avant cinq heures; j'ai rendez-vous avec des Poilus pour prendre l'« apéro ». », DONNAY, *Ann. pol. et litt.*, 30-5-15, p. 673. Les surveillants, au lycée de Reims en 1906, l'employaient couramment comme synonyme de Type, Bonhomme ou Quidam, à propos des élèves : « trente poilus à mener à la promenade ». — Un ami en 1913 me signalait comme du parler paysan, sans en fixer la région, « faire une noce poiyue » (sic: y), Nocer à tout casser. — Les littérateurs le connaissaient : « Mon cher Vallette, voulez-vous informer vos lecteurs que Léon Bloy, provisoirement domicilié à Kolding (Danemark), cherche quelqu'un d'assez *poilu* pour éditer une brochure de 150 à 200 pages, intitulée *Je m'accuse* », BLOY, 1-8-99, lettre au directeur du *Mercur de France*, *Petit Parisien*, 11-10-16, p. 2, c.5; — « nous n'avons pas de secrets pour un poilu de l'ex-Garde », D'ESPARBÈS, *Demi-Solde* (1899), III; — *poilu*. Personnage important, est dans le monologue « J'suis dans l'« Bottin » de BRUANT *Sur la route*; — « Ne rigole pas, fit-elle, j'étais née pour être artiste, je le sens bien. Pour ce qui est de coucher avec un poilu quelconque, j'ai le cœur feignant », LANDRE, *Ecnalote* (1908), XV; — « Et le probloc à côté, le type qu'a des épaules, le costeau, c'est lui qu'a l'air si poilu? », LEROUX, *le Roi Mystère*, XXIII, *Matin*, 28-12-08; — « Il s'appelait Plévech, le gabier aux ballons, et tu parles s'il était fier! Il me dit que Plévech, en breton [erreur: Blévec], ça voulait dire « le Poilu » et qu'il ferait encore beaucoup de choses magnifiques à cause de son nom, de sa force, et de l'argent qu'il avait. Pour voir, j'allai avec lui », MILLÈS, *Barnavaux vainqueur*, dans *Touche à-tout* 15-8-10, p. 195; — « C'est-il des poilus les gars du République? », ELDER, *le Peuple de la mer*, p. 225; — « Les réflexions se faisaient de plus en plus bienveillantes. « Ça, c'est chic... Il en a du culot, le gars... Ça, c'est poilu... N... de D...! », PAUL BOURGET, *L'envers du décor*, *Le déserteur*, IV, écrit en février 1911; — « Quand on entend dans le téléphone la voix d'un gonze poilu qui est décédé. », DRAULT, *Matin*, 10-3-14; — le capitaine laissa sur le vaisseau anglais qu'il avait capturé « une dizaine de ses poilus avec les « englishs » les plus éclopés », SAVOYE, *Matin*, 13-4-14; — « Nous sommes quinze poilus du 4e, avec moi », lettre de D. Michaud, Troupes d'occupation du Maroc, à Marrakech, *Matin*, 16-6-14

mais, malgré ce sens vraiment nouveau, on vient de voir que, menée des temps les plus anciens jusqu'au seuil de la lutte du Poilu et du Boche, la sémantique du mot *poilu* n'est pas proprement datée de cette guerre.

Le *pépère*, c'est par étymologie le Grand père ; par extension l'Homme calme (15). « J'ai écrit le mot : calme. C'est celui qui, en définitive, est la qualité essentielle du pépère digne de ce nom. Calme sous les obus, calme en première ligne, calme au repos, le pépère porte la croix de guerre avec calme. Il applique d'abord son nom à une infinité de choses : un secteur tranquille est un secteur pépère, un beau cantonnement est un endroit pépère, la cuisine roulante fait parfois un plat de fayots pépère. Avec tel capitaine on est pépère... », extrait du *Pépère, B. des Arm.*, 28-6-16. Si juste que touche cette définition, l'analyse du sens n'y est pas complète. La sagesse antique avait trouvé deux manières d'atteindre le calme : Epicure par une sélection judicieuse des plaisirs ; Zénon par une observance exhaustive des devoirs. Nous avons le pépère épicurien, nous avons le pépère stoïcien. On fait un objet pépère ou par zèle ou par nonchaloir. C'est ce que va montrer l'amphibolie suivante : à gauche, ascèse réfléchie du plaisir : Gaspard parle au boucher du régiment : « Pour moi, dit Gaspard, tâche equ'ça soye pépère. Une entrecôte, pis qui s'pose là ! », BENJAMIN, *Gaspard*, p. 58 ; « On va s'taper quèque chose [se taper la tête, Bien manger], hein, mon pote : c'est pépère [confortable] ! », BENJAMIN, *Journal*, 23-2-16 ; « (...) (chut ! si tu gueules, t'es foutu pour le reste ed tes jours. » Alors, j'me tiens pépère ; je remue ni pieds ni pattes. J'me dis : « Ça va... pus qu'à attendre ! » », BENJAMIN, *Journal*, 17-2-16 ; « on vit d'ses rentes [il y a peu de chose à faire (à la lampisterie de la caserne)] et c'est pépère ! », *Gaspard*, p. 232 ; le permissionnaire du front profite d'un changement de train qui lui fait perdre des heures, pour visiter la ville ; il s'assoit à une terrasse de café ; « Il est tout à la satisfaction de n'avoir pas encore atteint son point d'arrivée, et d'être ainsi déjà « pépère » avant que sa perme ait officiellement commencé », LETOUBIB, *Vie Parisienne*, 26-8-16, p. 644 ; « il y a [parmi les types de troupiers] le *pépère*, ordinairement un territorial, homme tranquille et philosophe, pas rouspéteur ; », ROCHER,

(15) Par métaphore, *pépère*, Gros, nous l'avons vu ci-dessus.

Progrès de la Somme, 25-8-16. Relisez ces textes : tout Epicure s'y trouve : plaisirs « hygiéniques », « clinamen », « suave mari magno ... », « ataraxie ». La recherche du calme est d'ailleurs souvent une quête laborieuse où la ruse est de requête : alors *pépère* peut exprimer l'idée de Roublard ; ainsi dans un conte signé Punch, *Fantasio*, 15-8-16, la Seringue est le sobriquet d'un mécano « tout ce qu'il y a de pépère », « vieux roublard du « taxi » », et le récit le montre bon mécanicien, certes, mais éminemment ficelle. — Voici maintenant qui se range à droite, sous le Portique ; la philanthropie, ou caritas generis humani : « J'ai dégoté une marraine tout ce qu'il y a de pépère, et qui m'envoie des paxons maous soi-soi », CHAPELLE, *Journal*, 10-8-16 ; la dignité, un *τένος* qui nous rend égaux aux dieux : « Ils redressent leurs képis, boutonnet leurs capotes. Ils cherchent leurs peignes dans les musettes. — Faut être pépère pour l'arrivée ! S'agit d'mettre ses moustaches su l'pied d'guerre ! », BENJAMIN, *Journal*, 1-5-16.

En outre, pour bien comprendre cette sémantique, il faut discerner que dans l'usage *pépère* est influencé par *père-peinard*. « Monter une côte (à bicyclette) en père peinard », Brest 1898 ; « Je me balladais en père peinard du côté de Picpus », CASANOVA, *Nécessé*, p. 101 ; « Eh bien, le soir, quand on est peinard et qu'on a de la bougie, j'aime bien lire le journal », lettre du front, signée Piphot, artilleur, *Merc. de Fr.*, 16-3-16, p. 377 ; « Un coup qu'on est là-bas, on d'vient peinard tout d'suite || On n' fait pus d'rouspétance, on s' tient clos, on si tient coi », BRUANT, *les P'tits joyeux*. Voilà pour Epicure. Y compris les plaisirs maraudés par le picoreur roublard : « Des rares contacts qu'il [le gros public] prenait avec les coloniaux, il ne retenait qu'une impression de discipline apparente moins rigide que dans les troupes métropolitaines ; et cet aspect de « pères-peinards » valut aux coloniaux une réputation de mauvaise tenue aussi fâcheuse qu'injustifiée. », MORTIMER-MÉGRET, *Œuvre* 7-9-16, p. 3. Et voici pour Zénon : « Tu t'ivroignes un jour, mais le lendemain tu es peinard ! », 81^e territ., 1916. On voit comment l'idée de tranquillité bifurque d'une part vers la quiétude épicurienne, confortable et sans hâte, d'autre part vers l'assiduité stoïcienne, le poste où l'on se tient plein d'énergie. Ici « rangé » en bataille, là « rangé » des voitures (16).

(16) Selon MERCIER les soldats genevois emploient « *Peinard* : veinard (par an-

Embusqué, au sens de Mis dans un emploi doux et caché, (encore une idée de clinamen épicurique) est une métaphore militaire de vieille date. Il est trop simple qu'il s'emploie en temps de guerre pour les postes éloignés du feu. Mais ses autres extensions de sens sont plus intéressantes. Le voici à propos d'un poste doux non militaire : « Quand il a été mort, on a embusqué sa femme comme bonne de curé », 81^e territ., 1916 (17). Le voici au sens de Volé : « Des paires de souliers ? Y a qu'à aller à l'ordinaire. Le jour où j'en aurai besoin, j'irai à midi quand y a personne, et j'en embusquerai une. », 81^e territ., 1916. Synonyme : *mis en sûreté*.

Une guerre savante popularise des mots savants, desquels la technicité devient un peu élastique : *repérer*, Apercevoir, Rencontrer, étendu de l'artillerie à l'aviation, à l'infanterie même, généralisé et familiarisé aux emplois les moins techniques : « repérer » un fait-divers dans un journal ; « i' s'est fait r'pérer avec une gonzesse », 81^e territ.

Se faire porter *raide*, Se faire porter malade sur le cahier de visite médicale. Synonyme : se faire porter *pâle*. C'est à tort que SAINÉAN, *Arg. tr.* et le *Voc. du poilu* donnent : *pâle*, Malade. M. Dauzat note que « *pâle* (malade) », « n'est guère usité que dans l'expression « se faire porter pâle » (et ses variantes) », mais n'explique pas pourquoi. La raison en est que *pâle* et *raide* ne signifient pas Malade, mais Mort. (*Pâler* quelqu'un, le *refroidir*, c'est le Mettre à l'état de cadavre : « Jésus de Monpar, ou bien le Saigneur des biges, à cause qu'il vous pâlassait un bige, d'un coup de pouce », CASANOVA, *Nénesse*, p. 229.) On a ainsi au lieu d'un sématisme puéril et fade un sématisme intéressant, que confirme l'expression *élève-mort*, Blessé, ou Malade, en particulier Celui qui exagère son état, 81^e territ. 1917.

tiphrase) », *Schw. Sold.*, p. 73. Il n'y a pas antiphrase entre Veine et Peine ; dans *peinard* l'idée de Peine est obliérée. Quant au sens, M. Mercier aura mal interprété des textes épicuriques.

(17) Ne pas confondre avec *embusqué*. Fainéant, Lâche, qui est une métaphore : « Prenons garde : il y a des embusqués de l'ordre spirituel. Embusqué, quiconque, regardant l'Evangile, ne sait pas y distinguer l'ordre de mobilisation qui lui est donné. Embusquée, la jeune fille qui... fait semblant d'ignorer que l'Ecole du dimanche manque de monitrices... (Embusqué, le laïque qui)... n'aide pas le pasteur à visiter les malheureux... (Embusqué,)... », ALLIER, *Supplications nationales* (1916), p. 11 ; « Vous, monsieur, qui avez épousé une modiste et vivez de ce qu'elle gagne, n'êtes-vous pas un embusqué ? »... (Et vous, madame, qui ne voulez pas faire d'enfants, vous êtes une embusquée. », PICK-ME-UP, *le Rire*, 19-8-16, p. 4 ; — synonyme d'Inutilisé, en parlant de choses : « des wagons embusqués », HERRIOT, *Journal*, 7-11-16, à propos de la crise des transports.

Facteur est étendu au sens de Vaguemestre, — l'annamite *câi-nha*, Maison, au sens de Chambre et d'Abri de tranchées; — l'arabe *guitoune*, Tente, au sens d'Abri de tranchées; — l'algérien *gourbi*, Habitation, au sens d'Abri (18); — l'algérien *bled*, Plaine, au sens de Terrain, particulièrement Champ de bataille, Zone entre les lignes de feu; — *sidi*, Monsieur, au sens d'Individu; — l'espagnol *estanco*, — 1° Mise de denrées en régie, 2° Bureau de tabac, — est encore un mot de sabir: usuel à Gabès, en 1897, et au Maroc, depuis 1908 au moins, au sens de Cabaret, il a monté jusqu'à la basse Loire. En 1897, me dit-on, *estanco* était le nom, et l'enseigne, d'un petit café-concert à Ancenis. Dès 1892, le 65^e inf., à Nantes, disait *aller à l'estanco*, aller en Prison, à la Salle de police; en 1915 le 81^e territ., de Nantes, l'emploie au sens d'Abri de tranchées, individuel ou collectif.

Ramdram, Grand jeûne des Arabes, se prend au sens de Tapage: « avec un crapouillot de 90, j'ai mis le feu à une guitoune, ça a flambé pendant au moins une demi-heure. Ils devaient en faire un ramdam! », texte cité dans SAINÉAN, *Arg. tr.* M. Sainéan y voit une onomatopée; la phrase même y contredit, par cet article qui accompagne le substantif *ramdam*. *Faire ramdam* était usuel à la Légion Etrangère et aux zouaves en 1894-1898 au sens de Se serrer la ceinture, Jeûner par force, et *aller au ramdam*, mêmes corps, au sens de Ne rien toucher à l'ordinaire de la compagnie. *Ramdram* est la prononciation algérienne de *ramadan*, Grand jeûne mahométan. Entre Jedne et Tapage doit se trouver l'image intermédiaire de Bruyante lamentation cérémonielle. *Faire du ramdam* m'est attesté par un Nantais usuel depuis au moins 1890. Les soldats romands disent « faire du rame-dame », « se fâcher dru », *Schw. Sold.*, p. 69. Cette expression a fait un stage en Provence et Languedoc: *ramadan*, *ramasan*, à Marseille *roumadan*, Carême des Mahométans, Sabbat que font les chats pendant la nuit, Hurler des loups dans les montagnes, MISTRAL, *Trésor* (19).

(18) Le style militaire officiel l'admet au sens de Baraque construite par la troupe avec un certain confort, *Instruction sur les travaux de campagne*... (approuvée le 21 décembre 1915, p. 204.

(19) « En font-elles un *ramadan*, ces cigales! », AICARD, *Arlette des Mayons*, V; mais M. Aicard risque gros en avançant que ce mot est « un des vestiges du passage des Maures dans la région du Var », *ib.*, en note. Il est plus vraisemblable

Etant donné *bousin*, Maison de danse et d'amour, le langage populaire en tire, par apocope à redoublement *zinzin*, même sens, 81^e territ., 1916. De là « Zin-Zin », nom personnel d'un tank, *Journal* 24-6-17, parce qu'une auto de combat est bien une boîte pleine d'hommes et de chahut; *bousine*, Locomotive, est une forme féminine parallèle à *bousin*. De *bousin*, Maison à chahut, se tire, par métonymie, *zinzin*, Chahut: « Y aura du zinzin cette nuit », Les avions vont venir bombarder, 81^e territ., 1917; *zinziner*, Mettre en bringues: « La route est zinzinée ».

Sonner, Frapper, mot d'apaches, s'étend au sens Bombar-der; — *buquer*, Heurter, Taper, vieux mot français, est toujours populaire; M. Barbusse a inséré dans *le Feu*, I, « ça buquait », La fusillade tapait ferme, qu'il avait entendu d'un paysan soissonnais en 1915; — *dégligner* signifiait Démolir, — *bousiller*, Gâcher le tissu (en langage canut à Lyon), — *gaspiller*, Emietter, — *zigouiller*, Couper avec un méchant couteau; tous quatre s'emploient, équivalents, au sens de Tuer.

Plusieurs mots familiers qui signifiaient Voiture deviennent synonymes d'Avion: *taxi*; *berlingot*; le fiacre à taximètre ne remonte qu'à une douzaine d'années; le berlingot est plus désuet (20); le même esprit de gouaillerie met la main sur *tacot* et *coucou*; qui serait de loisir, suivrait à travers les patois l'étymologie de *tacot*, dont le sens propre est Clou, et qui a été appliqué à l'Automobile usée, non pas, comme le dit M. Dauzat, parce qu'elle fait *tac! tac!*, mais parce qu'elle est un *vieux clou*, et au Train départemental ou à voie étroite parce qu'il en est un autre; quant à *coucou*, qui a désigné une Petite voiture de place pour l'extérieur de Paris, c'est un système sémantique de *rossignol*, tous deux signifiant Vieillesse hors de service, et parce qu'il y a eu comparaison comique des voitures grinçantes avec les oiseaux chanteurs; *taxi*, *tacot*, *coucou*, signifie Dirigeable aussi aisément qu'Avion.

que nos côtes méditerranéennes l'ont appris soit par la conquête de l'Algérie, soit par les récits des captifs revenus de chez les Infidèles? — Notre mot s'est développé en *ramalata* que MISTRAL signale en Languedoc, *radada* (« du radada dans le bourrichon », CASANOVA, *Néresse*, p. 218), *radadame* (« truc à la radadame », *ib.* p. 235), *ramdamdam*. « C'est le capitaine qui a voulu faire lui-même le rapport: ha, faut voir comme il a écrit ça: des mots va comme je te pousse, des phrases à la ramdamdam, une éloquence à coups de poing », 81^e territ., 1917, un caporal (qui a voyagé dans le Midi).

(20) N'empêche que des automobilistes à Toul, 1916, s'en servent aussi pour désigner leurs autos.

L'assimilation de l'automobile et de l'avion se poursuit sous *casserole*, qui est le Dôme à l'avant de la carlingue d'avion, mais qui est aussi, par une métonymie de la partie pour le tout, l'ensemble de l'Automobile; la boîte au radiateur est le siège d'une cuisine ronflante.— Par la même métonymie *chaufferette* désigne toute l'Auto, (le chauffeur, les pieds sur les pédales, sent aux jambes à travers un tablier métallique la chaleur du moteur); et par la même métonymie *four crématoire* désigne tout l'Avion. Il n'est pas difficile de saisir pourquoi un lexique d'automobiliste devient un lexique d'aviateur. L'argot des camps d'aviation est dû surtout aux mécanos qui avant la guerre « boulonnaient chez Henri ou grattaient chez Gnôme », *Fantasio* 1-11-16, p. 234. Il n'est nullement requis de croire que ces mécaniciens suivent rigoureusement l'analogie scientifique des deux véhicules terrestre et aérien : la vague idée d'une Mécanique a suffi pour amener les mots à un emploi nouveau; on en douterait et on se référerait au principe commun des moteurs à explosion, si la facilité avec laquelle les noms de voitures hippomobiles ont passé aux machines à vapeur et à essence ne prouvait qu'on a affaire ici plutôt à la verbalité qu'à la science.

Terminons ce chapitre par deux néologies à allusion historique : *limoger* quelqu'un, c'est le Remercier, le Disgracier; « Kouropatkine vient d'être limogé », 340^e inf., 1916; des officiers généraux, deux douzaines, dit-on, ont été en septembre 1914 envoyés en disponibilité, et c'est l'explication, à Limoges; — « les Boches nous « strafent » ce matin », *Journal*, 13-8-16; germanisme tiré de l'imprécation boche : *Gott strafe England!* Que Dieu châtie l'Angleterre!

GASTON ESNAULT.

(A Suivre.)